

PREMIERS ROMANS

PARADIS PERDU

PAR DOROTHÉE WERNER



« LA DERNIÈRE FOIS QUE JE SUIS ALLÉE EN YUGOSLAVIE, avant la disparition, la dislocation, le démantèlement du pays, avant la guerre et le génocide, j'avais 5 ans. » Française d'Auvergne, proche de la famille bosniaque de son père, Amandine Agic rassemble les souvenirs épars de l'enfance disloquée par une guerre vécue

à distance. Avant ? « Les souvenirs des étés au village sont doux, leur récit tendre », écrit-elle dans un style musical, parfois traversé par la colère, toujours d'une immense délicatesse. Le goût du lait de vache, les journées au lac avec les cousins, le maïs cuit sur le poêle à bois avec sa tante chérie. Après ? Tout a changé, sans un mot d'explication. Terminé les étés là-bas, les récits du pays, les nouvelles de la famille. Sont-ils seulement vivants ? Sujet tabou. La petite fille perçoit les ravages d'une désolation dont on veut la protéger. Lui reviennent des bribes d'infos à la télé et de discussions d'adultes, les cris de son père la nuit, sa propre terreur de dormir, et un mot terrifiant, « sniper ». Elle fête ses 10 ans en 1995, l'été du massacre de Srebrenica. Un chapitre s'intitule « Comment être en vacances avec ses enfants quand des personnes se font massacrer parce qu'elles portent ton nom de famille ». Ado, elle dévore les

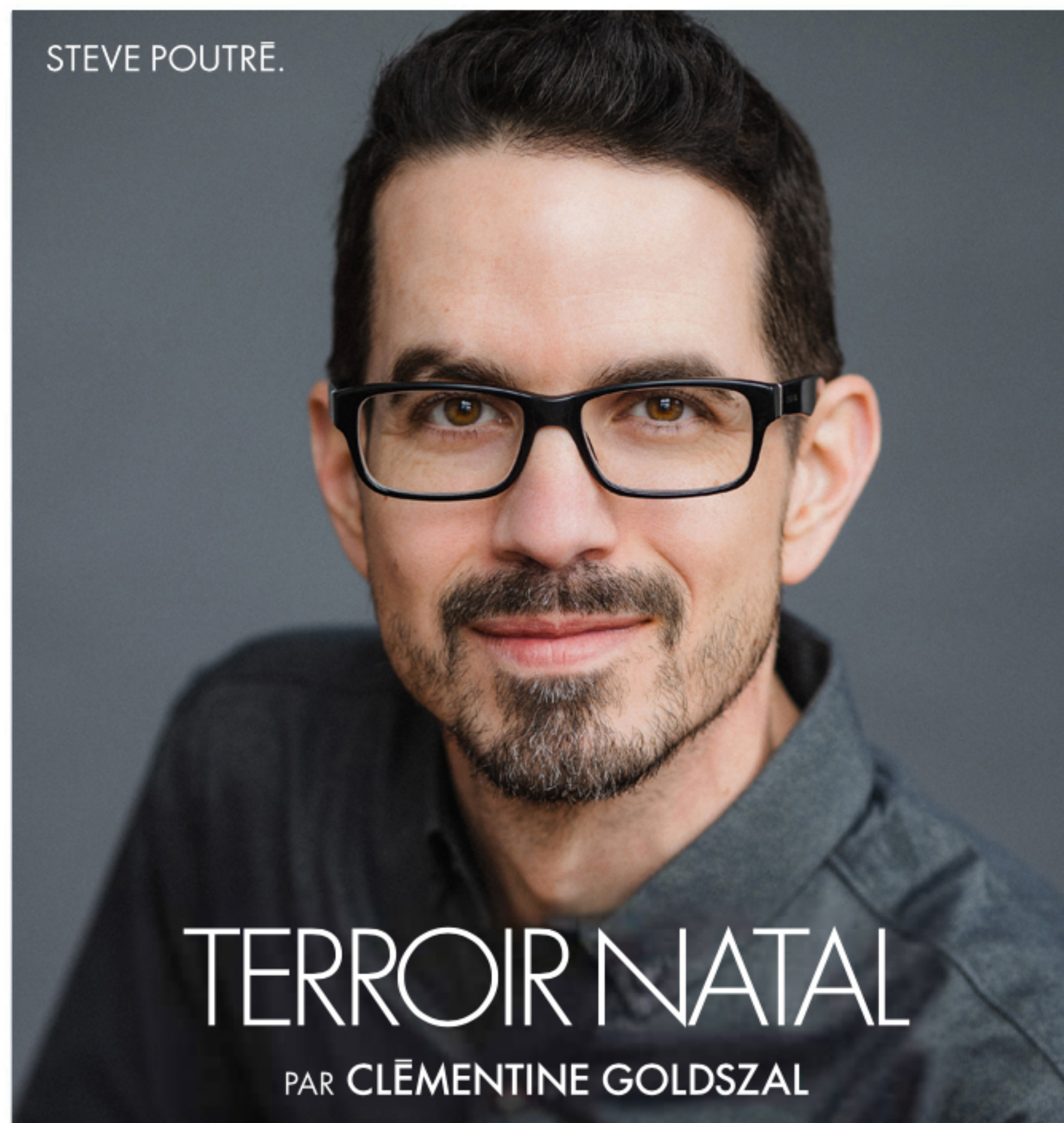
récits de survivants de la Shoah, sans faire le lien avec sa propre histoire. Depuis, Amandine Agic, 41 ans aujourd'hui, cherche à recoller les morceaux. Ce pays désormais disloqué devient une allégorie de l'enfance : « La Yougoslavie a été un mensonge de bout en bout, ou elle a été un paradis, ou elle a été une belle utopie. Elle a parfois été les trois, et son deuil en est encore plus difficile. »

« D'UN PAYS QUI N'EXISTE PLUS », d'Amandine Agic (Éditions de l'Olivier, 152 p.).



AMANDINE AGIC.

STEVE POUTRÉ.



TERROIR NATAL

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

C'EST UN PREMIER ROMAN TERRIEN QUI S'ENVOLE VERS LA PSYCHOSE. Ou peut-être un roman sur la psychose qui trouve racine dans les choses de la terre. Comme son narrateur, le Québécois Steve Poutré a grandi dans une ferme laitière, au sein d'un village « peuplé davantage de vaches que d'humains ». Ce décor de son enfance, qu'il décrit encore comme « le meilleur des mondes », il en raconte à hauteur d'homme et d'animal la violence et la beauté. Et il le fait au fil de courts chapitres qui font s'entrechoquer les temporalités jusqu'à brouiller les contours du réel. Dans la langue même, où les exclamations de certains protagonistes apparaissent en italique, comme des saillies dans un texte rédigé dans un français châtié, l'étrangeté irrigue. La maison « croustille de partout », les illusions « coulent au-dessus de [l]a tête » du narrateur. Mais l'inventivité du verbe ne suffit pas à faire barrage au diagnostic tant redouté, qui a emporté sa lignée, génération après génération : bipolaire, c'est mieux que « ce mot infect qui commence par la première lettre de mon prénom » et « se termine avec le nom d'un arbre ». « La plus belle chose qui me soit arrivée est aussi la pire : quand

mon père a vendu la ferme », explique Steve Poutré. Déracinement et libération, nostalgie et ressentiment contre la violence du monde agricole, son livre contient tout ça. Bien plus qu'un témoignage, il est la mise en littérature d'une réalité acide et rude.

« LAIT CRU », de Steve Poutré (Les Escales, 250 p.).

